

4 juillet 769, Andrave

Ma chère Églantine,

Peut-être m'en voulez-vous encore de vous avoir quitté en voleur, en prenant sir Antonin pour complice, sans adieux ni aurevoir, mais surtout sans explication aucune. Sachez que je ne l'ai pas fait pour vous blesser en faisant de vous la seule à ne pas savoir, ni pour tout autre entreprise égoïste dont vous feriez les frais.

La vérité simple est que, à la suite de ce qui s'est dessiné le mois dernier, les raisons supportant mes actes sont devenues confuses, comme le seront peut-être un peu mes écrits pour vous.

Il est venu à mes pensées que je ne vous avais jamais raconté quoi que ce soit concernant la faute qui m'a valu le silence. Qu'alors que vous aviez risqué de vous ouvrir et de me confier un morceau de votre passé en tant que fille de fermier, je ne vous avais jamais rendu le sentiment. Laissez-moi donc prendre quelques lignes pour résumer ce

passage de ma vie qui m'a mené au Dispensaire avant de me pousser au pèlerinage.

Vous rappelez-vous ce court message que nous avons écrit le mois dernier, juste avant une certaine grande bataille ? Ce n'est pas la première fois que je délivre un message dans l'espoir de sauver quelqu'un que les miens cherchent à châtier. Avant d'être envoyé à l'Ordre du Brave Accompagnement, j'ai fait partie des rangs de l'Ordre de Saint-Clément. Là, j'y avais un ami cher. Quelqu'un de très émotif finalement, mais que je respectais plus que tout autre parmi mes frères d'arme. Un jour, il perdit injustement sa famille dans une querelle avec les villageois d'Antelieu – un endroit perdu dans les campagnes de Varrop qu'il me surprendrait de vous savoir connaître. Je vous épargne bien des détails ici, mais il vous suffit de savoir que le clergé ne prit pas sa défense, et que de sa peine et son sentiment de trahison, la folie naquit. Lui et plusieurs de ses confrères prirent Antelieu en otage et demandèrent justice à nouveau. L'Inquisition, ne pouvant tolérer

ces agissements criminels, se prépara à battre la menace.

Antelieu aurait dû être libérée proprement à l'aurore suivante, sans autre victime que ses assaillants. C'était sans compter que quelqu'un viendrait en pleine nuit tenter de dissuader les coupables et les avertir du danger qui viendrait au matin. Je me suis alors justifié d'avoir eu de la compassion pour un frère injustement traité devant la mesure de sa perte. Par un simple avertissement, je croyais sauver tant le village que l'ami que j'avais. Il me remercia d'ailleurs, et pendant une nuit je me suis cru plus sage que mes supérieurs. Le matin venu, Antelieu n'était plus. Le soir venu, les déserteurs avaient tous été passés au fer. Il ne restait qu'un seul fautif.

Je vous compterai peut-être un jour la suite, mais vous pouvez déjà comprendre maintenant pourquoi ce message que nous avons tenté de délivrer m'accable. Même s'il ne s'est peut-être jamais rendu et était empreint des meilleures

intentions, il aura causé de nombreux morts inutiles. Et ainsi, à l'issue de la dernière nuit que j'ai passé au Dispensaire, deux choses m'étaient certaines.

La première était que j'avais cru à tort avoir embrasser votre mission de sauver l'âme d'Armand de Porto. Dans une volonté désespérée de retrouver la Grâce d'Usire, j'ai cru qu'il me suffirait de me joindre à un grand geste – posé par une bonne personne – et que ma dévotion à cette œuvre, de pair à ma fidélité envers mon Vœu, me mériterait Son pardon. J'ai compris depuis, en me rappelant les sages paroles d'une bonne âme, que le pardon doit venir également de soi-même. Qu'après avoir commis deux fois la même Offense, une vie de silence ne suffirait pas. J'ai également compris que mon salut viendrait de ma propre générosité – un geste qui m'appartiendrait devant le Père des Hommes – et qu'en fait ma véritable mission c'était vous.

Ce qui m'amène à cette seconde chose, qui est que du moment où j'ai compris mon erreur, je savais

que ne pouvais plus en toute franchise vous conseiller adéquatement – être votre corde de rappel comme vous le dites. Trop de doutes meublent mon esprit. Pour vous aider à devenir Prophète d'Usire et ainsi propager Son pardon et Sa compassion comme vous le faites, il me fallait d'abord trouver ces choses pour moi-même ; rendre à ma foi sa solidité et son assurance. Me serais-je obstiné à rester, convaincu de pouvoir vous épauler ainsi dans votre projet, je crois qu'au bout du chemin mes bonnes intentions se seraient retournées contre nous tous et que je n'aurais été qu'une nuisance, tant pour vous que pour les autres.

Alors je suis parti. J'ai la ferme intention de revenir lorsque j'aurai trouvé des réponses, mais en attendant ce jour, sir Antonin aura ma charge d'Observateur. J'espère de tout mon cœur qu'aucun malheur ne s'abatte sur le Dispensaire en mon absence et que vous accepterez toujours ma présence parmi vous à mon retour.

Pourquoi ne pas être resté le temps de vous faire savoir tout cela me demanderez-vous peut-être ? Je craignais que vous ne me convainquiez de rester, ou pire, que mes doutes ne vous soient contagieux.

Églantine, je connais désormais toute la générosité et la compassion dont votre âme est capable. Et j'ai vu l'effort que vous avez déployé pour vous convaincre de rester forte devant la suite des choses. Je sais que vous aurez probablement d'autres moments de faiblesse. Peu de gens peuvent suivre le chemin que vous vous êtes tracé, mais rappelez-vous que même si vous êtes la seule à pouvoir atteindre la destination, vous ne serez jamais seule sur le parcours. Et si cela ne suffit pas, sachez que même s'il n'en existe pas deux comme vous, il existe d'autres histoires comme la vôtre. Celle de Alexandru Brostov, qui sauva l'âme de Cliff Iziris par exemple. Lisez-les. Cela vous redonnera courage.

Je suis heureux qu'Agnès la dresseuse de chevaux soit devenue Églantine l'Indulgente. Nous nous reverrons si Usire le permet.

-Laurent